

# L'Historiographie de la Révolution Française à la veille du bicentenaire

Michel Vovelle

## La Révolution est-elle “terminée”?

Qu'on me permette de débiter en rapportant une boutade, mais c'est une boutade amère: elle me renvoie à ma première rencontre avec Albert Soboul, et c'était, si j'ai bonne mémoire en 1958. Jeune agrégé d'histoire, je m'engageais dans la voie de la recherche, avec l'idée de travailler sur la Révolution. Et Albert Soboul que je consultais, de me dire tout à trac *Pourquoi veux-tu travailler sur la Révolution Française? Ça n'intéresse plus personne*. Remarque paradoxale. lui-même, soutenant alors sa thèse, était au faite de sa productivité — et, nous le verrons à l'instant, il était loin d'être seul, ou isolé.

Force m'est pourtant de me remémorer cette phrase pessimiste, lorsque je considère combien, dans une optique toute différente, l'idée a cheminé. Ce qu'exprime en termes d'humour inquiet Albert Soboul en 1958, bientôt François Furet le reprendra, définissant la Révolution comme un *objet froid*, puis annonçant en 1978 (**Penser la Révolution**) *la Révolution est terminée*, phrase qu'il commente en 1986 (**Le Nouvel Observateur**, 28 février) *Quand j'ai écrit la Révolution est terminée c'est une manière d'exprimer un vœu et un constat*.

Ne soupçonnons pas François Furet d'arrière-pensées homicides: mais lorsqu'il se place ainsi au niveau du souhait, il considère bien non seulement qu'une certaine historiographie de la Révolution Française a vécu, mais plus encore que pour qu'une autre puisse renaître — plus sereine, ou plus scientifique sans doute — il convient bien que l'objet du débat soit revêtu selon l'expression consacrée de la *beauté du mort*.

Ce faisant, il ne fait que répercuter avec finesse une des nouvelles idées reçues, souvent formulée en termes plus

banals. tout n'a-t-il pas été dit ou plutôt écrit sur la Révolution Française? Quelles retouches apporter à un canevas événementiel sans mystère? Ou, avec plus de perfidie, l'historiographie française de la Révolution ne s'est-elle pas sclérosée, devenant répétitive, en s'enfermant dans le dogmatisme, quitte à laisser la fraîcheur des nouvelles découvertes à d'autres, les anglo-saxons peut-être, dont on souligne l'activité sur ce chantier qu'ils abordent sans préjugés.

Entre les constats et les procès d'intention, quelques réalités s'imposent, au tournant des années 80, dans l'appréciation de ce paysage collectif. Comme elle a reculé dans les programmes de l'enseignement primaire et a fortiori secondaire, l'histoire de la Révolution, enseignée à la veille de la dernière guerre mondiale dans la quasi totalité des Universités Françaises, ne l'est plus aujourd'hui que dans quelques unes, mis à part la Sorbonne-Paris I, forteresse assiégée? — ainsi à Rouen, Tours, Dijon ou Aix. Misère d'une pédagogie qui n'a pas été encouragée, comme en témoignent les difficultés à survivre de grandes collections documentaires (les Archives Parlementaires).

Avant de conclure prématurément, peut-être, convient-il de nous interroger; et sans remonter au déluge, d'opérer le *flash back* indispensable pour apprécier la situation au vrai.

## En termes de “Flash back”: gloire et misère de l'historiographie révolutionnaire.

On peut parler d'un âge d'or de l'historiographie de la Révolution, si l'on se place à ce que Pierre Chaunu appellerait *l'horizon 1900*, et ce que pour ma part j'aimerais qualifier d'époque jauresienne, quand Jaurès non seulement mène à bien l'ample saga de **l'Histoire Socialiste de la Révolution** écrivant dit-il à la triple lumière de Michelet, de Marx et de

Plutarque; introduisant en tous cas, ne fût-ce qu'à titre d'anticipation la pratique d'une approche résolument scientifique, mais aussi fait créer sous l'égide des Chambres Parlementaires la célèbre *Commission de recherche et de publication de textes et de documents relatifs à l'histoire économique et sociale de la Révolution Française*. Sur un chantier où se rencontrent des savants de tous pays – Minzes, Loutchisky, Kareiew, défricheurs de l'histoire agraire de la Révolution – s'inscrit l'enchaînement, alors, des grandes silhouettes de l'école française: Alphonse Aulard, premier occupant en 1886 de la chaire d'Histoire de la Révolution à la Sorbonne, poursuit avec Albert Mathiez un débat d'idées par héros interposés – Danton contre Robespierre – lecture *radicale* contre lecture *socialiste*.

Mais cet aspect polémique ne masque pas l'extrême fécondité d'une recherche qui, de Mathiez à Lefebvre, à Soboul jusqu'à hier a posé les bases d'une école, diverse dans sa continuité, porteuse d'un discours progressivement élaboré sur la Révolution.

### **Une historiographie conquérante et sûre d'elle-même?**

Sûre d'elle-même cette école *jacobine*? On l'a dit, et peut-être avec trop d'insistance. Conquérante, à coup sûr: depuis les chantiers de l'histoire politique, à laquelle ils ont su ne pas se tenir, ces maîtres, à commencer par Mathiez (Mouvement social et vie chère sous la Terreur) pour poursuivre par Lefebvre (le Georges Lefebvre des Paysans du Nord sous la Révolution Française ou de La Grande Peur), pour culminer dans les *Sans Culottes parisiens en l'an II* d'Albert Soboul, ont élaboré une lecture sociale de la Révolution Française, introduisant progressivement sur la scène les masses rurales, puis urbaines, proposant le schéma explicatif d'une *Révolution*

*bourgeoise à soutien populaire*, qui constituerait l'originalité de la voie révolutionnaire française, en un modèle où se réunissent les Révolutions – bourgeoise, urbaine et paysanne – dont Georges Lefebvre avait dit la diversité.

Marxiste, ce modèle jacobin? Oui et non, adoptant certes le présupposé d'une mutation nécessaire, fondée sur le changement des structures sociales et des formes de production à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, autant et plus peut-être que sur l'évolution des idées. Mais suffisamment large et convaincant pour retenir l'adhésion d'historiens qui, de Marcel Reinhard à Jacques Godechot, pour ne citer que quelques uns restent plus jacobins que marxistes. Et l'on peut parler d'un véritable épanouissement dans les années 1950 à 1960, quand les dernières années de Georges Lefebvre s'éclairent du rassemblement à Paris de toute une pléiade de chercheurs: A. Soboul, J.F. Suratteau, mais aussi venus de l'étranger, G. Rudé, A. Saitta, R. Cobb, K. Tovnesson, W. Markow ou K. Takahashi. La Révolution Française dirait-on n'a jamais attiré tant de monde: et c'est alors pourtant qu'Albert Soboul me tient les propos désabusés sur lesquels j'ai ouvert cette réflexion.

Soboul a raison: à cette époque déjà, la crise est ouverte.

### **Un autre climat historiographique.**

A la fin des années 50, nous sommes au moment même du triomphe des Annales E.S.C., ces *secondes Annales*, animées par Fernand Braudel qui rédige alors son article célèbre sur *La longue durée* (1958). Pour lui comme pour tout le courant qu'il représente, la Révolution est de l'ordre des épiphénomènes, petite vague de l'histoire, reportée aux *dérives de longue durée* aux masses d'histoire *lente* qui constituent à son avis l'essentiel: ressortissant en somme de ce qu'il range

**Pour lui comme pour tout le courant qu'il représente, la Révolution est de l'ordre des épiphénomènes, petite vague de l'histoire, reportée aux dérives de longue durée aux masses d'histoire lente qui constituent à son avis l'essentiel: ressortissant en somme de ce qu'il range avec un mépris non caché au rang de l'important pathétique.**

avec un mépris non caché au rang de *l'importun pathétique*.

Triomphe de la longue durée, sur les chantiers de l'histoire sociale, et bientôt de l'histoire de la civilisation matérielle, puis des mentalités ("Un temps plus long" selon R. Mandrou) et bientôt d'une anthropologie historique qui tendra à se figer dans *l'histoire immobile* d' E. Leroy Ladurie.

La tentation fut grande pour nombre de chercheurs de s'investir dans la longue durée. Qui de nous n'y a pas cédé, si peu que ce soit, et sans regrets? J'ai moi même risqué dans *La Mort et l'Occident* de 1300 à nos jours, une fresque pluriséculaire, sur un chantier où la longue durée s'impose. Mais dans le domaine précis des études révolutionnaires, cette conjoncture défavorable allait se doubler, dans ces années 1960, d'une attaque frontale contre les positions reçues.

#### **La grande attaque.**

Cette offensive est partie de plusieurs points: elle a trouvé dans les écoles anglo-saxonnes ses premiers champions (chez A. Cobban dans le **Mythe de la Révolution**, ou, Outre Atlantique, chez G. Taylor Nor, **capitalistic wealth at the origins of the French Revolution** Mais ce courant a été très vite relayé en France où le livre de François Furet et Denis Richet **La Révolution Française**, mit en 1965 le feu aux poudres. Si l'on résume en quelques propositions une série d'arguments, désormais entrés dans l'histoire de l'historiographie, l'attaque portait sur plusieurs thèmes, au demeurant très liés.

Sur les causes et sur l'interprétation sociale de la Révolution, là où Cobban avait dénié toute causalité sociale à un affrontement pour lui de l'ordre essentiellement du politique, d'autres contestaient la réalité de la réaction nobiliaire aux sources de la Révolution,

et plus encore l'existence ou la consistance d'une bourgeoisie véritable dans la France de la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, soulignant qu'une part importante du capital, industriel et des entreprises tournées vers l'avenir étaient aux mains des nobles. . . (Taylor). Entre une noblesse *progressiste*, libérale et ouverte aux idées nouvelles, et la couche supérieure de la bourgeoisie, un consensus de fait n'existait-il pas dans le cadre des "elites" chères à D. Richet, et à quelques autres, et dans ces conditions la Révolution était-elle nécessaire, ne pouvait-elle être évitée ou stabilisée au stade d'un compromis réformiste, d'une monarchie constitutionnelle?

Etonnant retournements si l'on y réfléchit. . . moins de 20 ans plus tôt, en 1948, Daniel Guérin dans **Bourgeois et Bras nus, la lutte des classes sous la Révolution Française**, écrivant à la lumière des théories de la Révolution permanente, avait vu dans la dynamique révolutionnaire un mouvement trop tôt arrêté par la politique non sans machiavélisme de la bourgeoisie montagnarde, alors qu'il était porteur de son propre dépassement en termes de Révolution prolétarienne. Hypothèse aventureuse, que l'analyse concrète du contenu social de la sans-culotterie parisienne par Soboul devait ruiner.

Désormais, dans la pensée des historiens que l'on commence à dénommer *révisionnistes* car ils se proposent de réviser de fond en comble les certitudes reçues, c'est bien au contraire d'un mouvement trop loin poursuivi qu'il s'agit. Le compromis était possible, on l'a frôlé en 1970 *l'année heureuse*; le *dérapiage* de la Révolution Française qui s'opère de 1791 à 94 est dû à l'intrusion incongrue des masses populaires urbaines ou paysannes, mobilisées sur la base de leurs revendications traditionnelles, en matière agraire ou de subsistances, sur un programme passéiste.

Cette notion du *dérapiage* de la Révolution entraîne la remise en cause de l'idée même d'un mouvement ascendant, de la Révolution bourgeoise à la Révolution démocratique de l'an II, où François Furet (dans son *Catéchisme de la Révolution Française*) voit des relents de finalisme, comme elle remet en question la *théorie des circonstances*, jusqu'alors admise, selon laquelle c'est pour faire face à la Contre Révolution intérieure, comme à la coalition des puissances monarchiques que la radicalisation aurait dû se faire, fondée sur l'alliance momentanée, mais un temps efficace d'une partie de la bourgeoisie, et du mouvement populaire. La Révolution aurait-elle rêvé ces périls, créant des tigres de papier, pour se livrer à un délire dont elle s'intoxique elle-même? Un second discours du révisionnisme est déjà en germe dans ce faisceau de critiques.

#### **Une nouvelle phase, une nouvelle donne?**

Ma génération – celle des historiens qui ont atteint le demi siècle peu après 1980 – accuse sévèrement le choc, dans ses effectifs mêmes, de cette attaque, combinée à l'air du temps, du triomphe des *Nouvelles Annales*. C'est alors que nous avons pris conscience du recul de la place de la Révolution Française, non seulement dans la recherche, ou dans la pédagogie, mais dans une sensibilité et une culture qui lui devenaient étrangères.

Dirions-nous qu'une nouvelle phase commence avec 1968, ou la Révolution rêvée? L'argument serait trop facile sans doute. Et pourtant, c'est dans les années qui ont suivi ce mouvement qui se voulait une fête autant qu'une Révolution, qu'on a vu se multiplier les études sur la fête révolutionnaire: colloque de Clermont-Ferrand en 1974, ouvrages de Mona Ozouf et de Michel Vovelle en 1976. Comme fête, mais point seulement à ce titre l'événement révolutionnaire refait surface. La querelle des "jacobins"

et des "révisionnistes" qui semblait s'enliser dans une sorte de guerre de tranchées, souvent sans élégance, s'anime à nouveau pour le bien de la recherche.

#### **Dans le camp "jacobin". . .**

Dans ce que nous appellerons, pour faire simple, le camp jacobin, les provocations, au bon sens du terme, reçues, ont conduit à d'utiles réflexions: ainsi sur le concept de bourgeoisie que de. . . Guizot à Lefebvre on n'avait pas suffisamment précisé, l'employant dans des acceptions, larges ou étroites parfois contradictoires. Des travaux comme ceux de Régine Robin (*La France en 1789 – Semur-en-Auxois*) ont fortement contribué à éclaircir le problème en proposant les traits d'une bourgeoisie mixte, ou de transition caractéristique de cette phase, où le monde de la rente l'emporte encore sur celui du profit. C'est chez elle aussi qu'on peut chercher – ainsi dans telle réflexion sur le concept de "liberté" dans le discours des Parlementaires lors des édits de Turgot sur la liberté des grains en 1776 – une analyse sans complaisance des ambiguïtés et des contradictions de la notion d'élites à la veille de la Révolution.

En même temps qu'Albert Soboul et ses élèves approfondissaient leurs recherches dans le champ de l'histoire agraire (études sur le prélèvement seigneurial et la fin de la féodalité) comme urbaine (travaux sur le mouvement populaire parisien), d'autres chercheurs de même sensibilité (Michel Vovelle) proposaient une nouvelle lecture de l'histoire religieuse ou culturelle de la Révolution et s'efforçaient de poser les bases d'une histoire des mentalités révolutionnaires, annexant de nouveaux territoires à la recherche. . .

#### **Dans les rangs des révisionnistes. . .**

Entre temps, les choses ont également changé dans les rangs de l'école

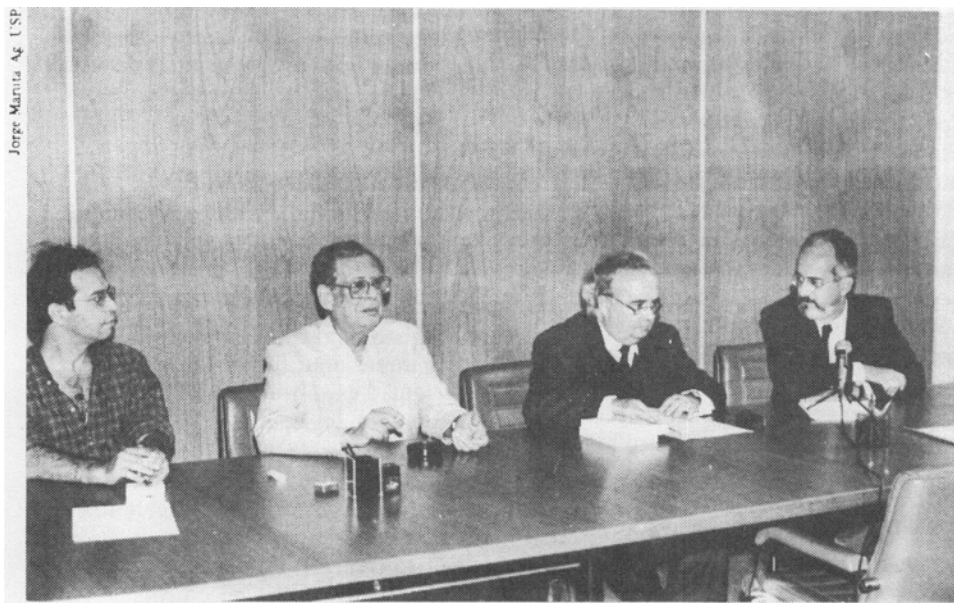
“révisionniste”, dont le succès est incontestable non seulement en France mais dans le monde anglo-saxon, et dans toute une partie de l’Europe, à tel point que l’on peut se demander si une nouvelle vulgate n’est pas en train de se substituer à l’ancienne.

Elle est toutefois en renouvellement. **Penser la Révolution Française**, que F Furet publie en 1978, prolonge en les modifiant singulièrement les propositions de 1965. Certes, il revient sur la condamnation de la théorie des circonstances mais pour dire, citant Quinet “Non ce n’est pas la nécessité des choses qui a fait le système de la Terreur. Ce sont les idées fausses”, ou même parlant en nom propre “le vrai est que la Terreur fait partie de l’idéologie révolutionnaire”. Pour analyser ces sources endogènes de la dérive révolutionnaire, F. Furet s’appuie sur les historiens du XIX<sup>ème</sup> siècle qu’il redécouvre parfois, sinon Tocqueville, ou • Quinet, qui n’étaient pas des oubliés, du moins Augustin Cochin, historien

conservateur monarchiste du début du siècle, auquel il emprunte l’idée que la nouvelle sociabilité démocratique et rousseauiste des loges maçonniques et sociétés de pensée, fraie la voie à la reprise en main et à la confiscation totalitaire de la Révolution par la “machine” jacobine ouvrant ce concept de souveraineté populaire dont il fait la “matrice du totalitarisme” (**Penser la R.F.**, p. 232), estimant que “1789 ouvre une période de dérive de l’histoire”.

La Révolution française reprend dans cette nouvelle lecture une cohésion certaine (on est loin du “dérage”) puisqu’elle acquiert le statut d’événement fondateur, mais, hélas, ce n’est pas en bien puisqu’elle se trouve contenir en germe les dérives totalitaires du XX<sup>ème</sup> siècle. Par delà Cochin, Furet inscrit ici sa réflexion en continuité avec celle de Talmon (*Origins of the totalitarian democracy*). Rousseau est en procès comme celui qui a porté les thèmes de volonté collective et de souveraineté nationale dont se sont

Seminário realizado na sede do IEA, em setembro de 1987. Da esquerda para a direita: Renato Janine Ribeiro, Ruy Coelho, Michel Vovelle e Carlos Guilherme Mota.



nourris les jacobins: "C'est la faute à Rousseau" conclut Jacques Julliard qui partage ce point de vue (1986).

### **Le réveil de l'histoire contre révolutionnaire.**

François Furet ne se reconnaît pas, et l'a dit, dans le réveil récent, provoqué pour partie depuis deux ou trois ans par l'approche du bicentenaire d'une historiographie ouvertement contre révolutionnaire. A vrai dire, avait-elle jamais disparu? Elle avait gardé ses positions fortes, de tradition depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle, à l'académie française (dans le sillage de Pierre Gaxotte) ou dans les bibliothèques des gares. Vieille chanson un peu fatiguée, elle a connu tout récemment un regain de vitalité remarquable. Petite monnaie caricaturale des réflexions de François Furet, l'image d'une révolution totalitaire, antichambre du Goulag fait florès. La Révolution assimilée à la Terreur et au bain de sang devient le mal absolu. Toute une littérature se développe sur le thème du "génocide franco français" à partir d'appréciations souvent audacieuses du nombre des morts de la guerre de Vendée 128 000, 400 000. . . et pourquoi pas 600 000? Certains historiens, sans être spécialistes de la question, ont mis, tel Pierre Chaunu, tout le poids de leur autorité morale qui est grande à développer ce discours de l'anathème, disqualifiant d'entrée toute tentative pour raison garder. Telle histoire tient beaucoup de place, en fonction des soutiens dont elle dispose, dans les médias comme dans une partie de la presse. Doit-elle nous cacher les aspects plus authentiques d'un chantier des études révolutionnaires aujourd'hui en plein réveil?

### **Un chantier en plein réveil.**

Dresser un bilan au vrai des chantiers actuels de la recherche sur la Révolution

est une tâche facilitée par la conjoncture même du bicentenaire qui, en stimulant la demande, fait mieux apparaître les traits de la production. Les comptes rendus que dresse périodiquement dans la Revue historique Jacques Godechot, le flux plus simplement de l'édition, fournissent des tests assez sûrs. Par ailleurs, le bulletin publié depuis 4 ans par la Commission de recherche historique (C.N.R.S.) pour le bicentenaire de la Révolution, recensant programmes de recherches et colloques qui en sont l'expression, offre une couverture plus fiable encore des tendances de la recherche, telle qu'elle se pratique aujourd'hui sur le chantier, en France et dans le monde.

Ne nous cachons pas que certains de ces indices sont à interpréter. ainsi la profusion éditoriale des dernières années révèle-t-elle aussi des phénomènes de mode, des engouements entretenus par les médias, autant et parfois plus qu'elle ne reflète le mouvement authentique de la recherche alors même que les collections érudites et publications savantes de textes et de documents (les Archives Parlementaires) ont de la peine à survivre. On touche ici le problème de la distorsion entre le discours des doctes et celui qui est porté par les médias: nous y reviendrons.

Cette précaution prise, il est néanmoins loisible de tenter un tableau ou un bilan en marche.

### **Redécouverte du Politique.**

L'historiographie actuelle de la Révolution, pour suivre un parcours classique d'exposition, a vu s'arrêter le mouvement de déclin de l'histoire politique, sensible dans toutes les branches de l'histoire sous l'influence de l'École des Annales. Une réévaluation du politique s'est opérée ici, significativement. En ferons-nous une des conséquences des relectures

“révisionnistes” apportées par François Furet? Il est vrai qu’elles définissent une approche très spécifique du politique, dans le cadre d’une histoire conceptualisée selon l’expression de l’auteur, qui sans trop recourir aux apports d’une recherche de terrain que F. Furet n’apprécie guère, se tourne plutôt, pour enrichir son modèle explicatif vers la redécouverte régressive des précédents historiographiques s’attachant à Tocqueville, Quinet, Marx, et bien sûr Augustin Cochin. Cette école n’est point la seule toutefois à œuvrer dans le domaine du politique révolutionnaire: une particulière attention doit être portée à cet autre courant où se réalise, à partir de l’analyse du discours, menée par des lexicologues qui sont aussi des historiens, une approche des contenus – qu’il s’agisse du discours jacobin, ou de celui du mouvement populaire et de ses porte parole – Hébert ou d’autres –. Les études de Jacques Guilhaumou ou Annie Geoffroy, mais d’autres encore, sont à cet égard très significatives.

D’où qu’on vienne, la convergence se fait en ce domaine sur un certain nombre de questions tests: et celle du jacobinisme (Claude Mazauric “Jacobinisme et Révolution” (1984) est bien le type même de ces questions centrales, où se cristallise le débat sur le sens même de la Révolution.

### **L’histoires des hommes: ambiguïtés de la biographie.**

Au cœur de cette redécouverte du politique, l’approche biographique tient une place ambiguë. On l’eut dit hier, à bon droit, en déclin, et songeant aux grands débats du début du siècle – Danton contre Robespierre, Aulard contre Mathiez – nous aurions pu écrire à l’instar de Lucien Febvre “sur une

histoire qui n’est plus la nôtre”. Puis voici que, tout récemment, sur un chantier des biographies révolutionnaires qui semblait surtout réservé désormais aux historiens académiques, un retour s’est opéré: Saint Just, Danton, Mirabeau, Madame Roland, Lucile et Camille Desmoulins retrouvent de nouveaux biographes, souvent de qualité, de façon assez révélatrice. Le trait n’est pas spécifique du chantier révolutionnaire car ces retours de la biographie qui ont été analysés (n° spécial de la revue *Espaces-Temps*, 1986) sont un des traits généraux d’une historiographie d’aujourd’hui en mal d’identifications et de personnalisation. On cherche ses héros comme on cherche ses racines. Du moins, à côté des grandes figures, l’histoire révolutionnaire se prête-t-elle aussi à valoriser les “études de cas”, qui ont contribué à renouveler la conception même de la biographie en se penchant sur les héros anonymes ou semi-anonymes, dont l’aventure peut être aussi éclairante que celle des premiers rôles: on songe au maître vitrier Ménétra dont le “Journal” a été étudié par Daniel Roche\*. Et j’ai moi même “fait parler” deux de ces anonymes en Révolution, le maître menuisier d’Aix-en-Provence, Joseph Sec, qui se révèle (dirons-nous tout entier?) dans son tombeau cénotaphe maçonnique et jacobin, comme le poète Théodore Désorques, auteur de l’Hymne à l’Être Suprême du 20 prairial an II, exemple à la limite de l’artiste en Révolution.

Un détour actuel de la biographie prend dans le cadre des études révolutionnaires une importance particulière: c’est celui qui consiste à suivre les processus d’héroïsation, ou de fabrication posthume des grandes figures révolutionnaires, au sein même de l’aventure collective: ce travail de

\* “*Journal de ma vie*” de Ménétra.

l'imaginaire a été suivi dans "la mort de Marat" de façon tout à fait exemplaire par une équipe de chercheurs dans une étude interdisciplinaire.

### **Histoire sociale, histoire des masses.**

Il reste que les retours du politique, pas plus que ceux de la biographie ne sauraient masquer le poids essentiel de cette histoire sociale autant et plus que politique des masses en Révolution qui demeure bien, dans la suite de l'historiographie jacobine l'objectif essentiel.

Cette histoire a ses chantiers et ses projets. Le chantier parisien, défriché successivement par Marcel Reinhard sous l'angle sociologique et démographique, puis par Albert Soboul et ses élèves au regard des formes du mouvement populaire, est fort loin d'être épuisé: on espère pouvoir en 1989 présenter une synthèse, sinon définitive du moins reformulée de l'ensemble de ces travaux. Puis il convient, si l'on me passe l'expression de "déparisieniser" l'histoire de la Révolution Française, en prenant possession renforcée de l'espace national. C'est le but que se poursuit la constitution en cours à l'Institut d'Histoire de la Révolution Française (Paris I) d'un centre de documentation national sur micro-fiches, rassemblant les données actuellement dormantes ou stériles des mémoires de maîtrises ou des thèmes, tant provinciaux que parisiens. Dans le même sens, on travaille à mettre sur pied un Atlas Historique de la Révolution Française (projet conjoint de l'E.H.E.S.S. et de l'I.H.R.F.). A ce programme formulé dans l'absolu, la réponse des régions est vive: les travaux se sont multipliés, tant sur l'Ouest révolutionnaire et contre-révolutionnaire (Colloque de Rennes, 1985 *Les Résistances à la Révolution*) que sur le Midi provençal et languedocien le Dauphiné, la région du Nord:

énumération forcément incomplète des chantiers en cours à la veille du bicentenaire. Dans ces cadres régionaux, les différentes branches de l'histoire sociale révolutionnaire témoignent d'un dynamisme inégal, alors que l'histoire économique, malgré des travaux brillants et récents (D. Woronoff: l'industrie sidérurgique, L. Bergeron: banquiers et hommes d'affaires, Bruguière sur les spéculateurs) reste trop confinée à un cercle de spécialistes, comme peut être l'histoire démographique, au lendemain du coup de fouet que lui avait donné Marcel Reinhard.

### **L'histoire rurale n'est pas morte.**

L'histoire rurale n'a pas régressé, tant dans l'approche des structures, ou Albert Soboul a animé jusqu'à sa mort une recherche sur l'étude du prélèvement seigneurial et son éradication sous la Révolution (thèses de J.N. Luc sur "L'élimination des droits féodaux en Charente Maritime" et de Guy Lemarchand sur "La fin du féodalisme dans le pays de Caux"). Quant à l'approche de la dynamique sociale, à partir des mouvements paysans sous la Révolution — ainsi dans la grande crise du printemps et de l'automne 1792, mais aussi bien dans le mauvais gré généralisé contre le rachat des droits féodaux qui touche certaines régions en 1790 — c'est un chantier en pleine activité à partir des travaux de A. Ado (malheureusement trop mal connus encore), de M. Vovelle et de J. Nicolas qui entreprend une enquête d'ampleur nationale (Colloque tenu à l'Université de Paris VII en 1984 sur les émotions populaires à l'époque moderne).

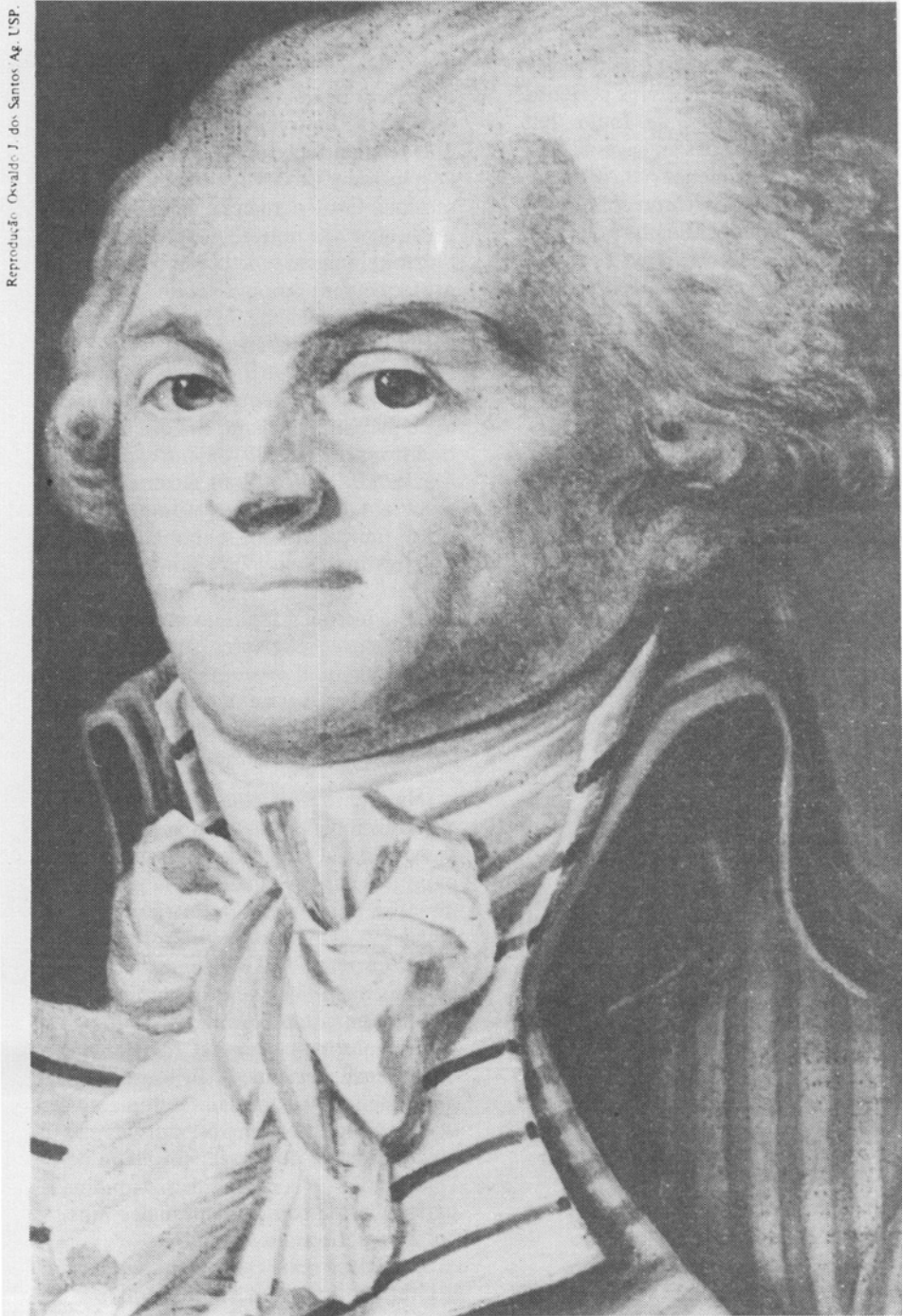
### **Histoires urbaines.**

Les histoires urbaines — sociologie et mouvement social intimement mêlées — vont leur train, en continuité avec les apports de Soboul, de Rudé (enfin

**Il reste que les retours du politique, pas plus que ceux de la biographie ne sauraient masquer le poids essentiel de cette histoire sociale autant et plus que politique des masses en Révolution qui demeure bien, dans la suite de l'historiographie jacobine l'objectif essentiel.**



Reprodução: Osvaldo J. dos Santos, Ag. USP.



Robespierre

traduit en français. . . après 25 ans pour ses "foules révolutionnaires"). On explore systématiquement de grands chantiers ouverts: citons sans prétendre à l'exhaustivité, l'étude des foules, qui débouche sur celle des langages et des gestuels de la violence (B. Conein sur *Les massacres de septembre 1792*). De même une étude sociologique du fédéralisme dans ses différentes formes est-elle en cours (Voir la récente publication collective sur le *Fédéralisme jacobin*, 1986). Dans cette démarche, après les groupes de la sans culotterie étudiés par Soubol (Paris) ou Vouvelle (Marseille), un investissement se tourne légitimement, à nouveau, vers les attitudes et stratégies des bourgeoisies en Révolution, à partir de la prosopographie des élites et notables municipaux.

Enfin cette histoire sociale rejoint l'histoire politique dont elle est indissociable dans le vif courant de curiosité qui se porte sur les contre révolutions paysannes, sur la façon et les raisons du basculement de toute une partie des masses paysannes dans l'hostilité, éventuellement armée au nouveau régime: le colloque déjà cité sur les **Résistances à la Révolution** (RENNES, 1985) est à cet égard exemplaire. Une série d'hypothèses de travail ont été élaborées depuis la grande thèse de référence de Paul Bois sur "Les paysans de l'Ouest", dont les conclusions sont parfois aujourd'hui contestées (Roger Dupuy, D. Sutherland), dans un débat d'idées qui n'a rien à voir avec les misérables polémiques sur le génocide franco-français.

#### **En passant par le religieux: l'emphase sur le culturel.**

Reste qu'à travers l'analyse des nouvelles publications, comme des chantiers de la recherche et rencontres scientifiques, s'inscrit avec une

particulière netteté une emphase mise sur le culturel, puis le mental. Peut-on parler d'une "derive" sur l'imaginaire au détriment de l'étude des conditions objectives? Pour n'être pas spécifique que de la période révolutionnaire, l'évolution y est particulièrement sensible. Cette démarche ne va pas sans provoquer une nouvelle approche de l'histoire religieuse de la Révolution, profondément renouvelée: on s'est attaqué au problème de la déchristianisation, événement traumatique qui introduit aux formes de la religiosité proprement révolutionnaire, et de libération à chaud des disciplines traditionnelles (M. Vovelle, *Religion et Révolution*, 1976). Tout récemment en réouvrant le dossier des attitudes du clergé français devant le serment constitutionnel de 1790, Timothy Tackett (*Clergé, Révolution Nation*, 1986) a insisté autant que sur ses conséquences religieuses, sur la rupture irréversible qu'il provoque, dans tout l'espace française, au niveau des options pour ou contre la Révolution: événement structurant de grand avenir.

Mais les aspects plus spécifiquement culturels focalisent aussi nombre de recherches: la table rase révolutionnaire, exprimée par le vandalisme, la politique directive notamment en matière de langues et de patois (D. Julia, J. Revel, M. De Certeau: Une politique de la langue), ne représentent qu'un pan de ce que plusieurs ont exprimé en termes de "Révolution culturelle" (S. Bianchi), on se penche également sur toute une politique innovatrice dans le domaine des sciences et des techniques, dans les arts où la naissance du musée, corollaire de l'émergence de la notion de patrimoine national est le complément dialectique des destructions du vandalisme.

Enfin l'extrême créativité dans la littérature, dans la musique, comme dans l'expression graphique et

iconographique d'une période qu'on a dit à tort stérile suscite toute une série de découvertes de chantiers jusqu'alors peu prospectés (M. Vovelle, *La Révolution Française, Images et Récits*, 1986).

#### Du culturel aux mentalités.

De la culture aux mentalités, la transition semble aisée, et comme naturelle. Malgré les précédents célèbres (*La Grande peur*, de Georges Lefebvre), les approches nouvelles d'histoire des mentalités ont rencontré quelques difficultés à s'imposer sur un chantier où planait l'ombre de Taine et de ses élèves. C'est toutefois chose faite aujourd'hui (Michel Vovelle, *La mentalité révolutionnaire*) alors même que l'on s'interroge sur les visages de cet "homme nouveau" que la Révolution Française a entrepris de façonner, pris comme le disait G. Lefebvre entre les pulsions contradictoires de l'espérance et de la peur, inséré dans les nouvelles sociabilités, du club à la fête. . .

Au cœur même de la vie des hommes, la Révolution assume ainsi pleinement ce rôle d'événement fondateur, aux retombées de longue durée: celles mêmes que tout un courant de recherches entreprend d'analyser.

#### L'image projetée de la Révolution Française.

Les avatars des idées force, et des valeurs lancées dans le monde par la France révolutionnaire, non seulement dans la pensée politique et philosophique, mais dans la littérature, dans les arts, et plus largement dans tout ce qu'on appelle aujourd'hui l'imaginaire collectif, vaste chantier et vaste aventure, qui nous mène jusqu'au XX<sup>ème</sup> siècle. Dans ce domaine quelques pierres d'attente, mais combien suggestives: ainsi les travaux de Maurice

A gulhon sur les expressions allégoriques de la République, sous la forme des "Marianne" du XIX<sup>ème</sup> siècle\*. Mais disons plus largement que la très forte mobilisation internationale qui s'effectue au plan scientifique à l'approche du bicentenaire vise très naturellement à analyser ces aventures posthumes de la Révolution Française, à travers la diffusion de ses idées force dans les différents pays. La réponse multiple des historiographies nationales en témoigne.

#### En termes de conclusion: triomphante ou menacée.

Pour rapide qu'il soit, le tableau auquel nous venons de nous livrer ne saurait confirmer l'impression de sclérose, de déclin ou de répétitivité que le dictionnaire des idées reçues nous avait retransmis. L'historiographie de la Révolution Française est en plein réveil. On ne saurait plus désormais parler aujourd'hui d'une lecture hégémonique en ce domaine, marqué par une explosion tous azimuts, et c'est sans doute un bien. Reste que cette historiographie trahit aussi son désarroi, entre les scrupules d'une historiographie "jacobine" qui reprend lentement confiance après avoir été la cible de toutes les attaques, le malaise d'une historiographie "révisionniste" qui a peut-être épuisé sa nouveauté sagement provocatrice, et se trouve confrontée au réemploi, vulgarisé et travesti par une troisième école, que nous dirons de "l'anathème" d'idées forces lancées hier sur les "dérives" inévitables de la Révolution. Quant à ce troisième groupe, si sa place sur le plan scientifique n'est pas grande — disqualifié par un recours à la polémique qui lui enlève sa

Enfin l'extrême créativité dans la littérature, dans la musique, comme dans l'expression graphique et iconographique d'une période qu'on a dit à tort stérile suscite toute une série de découvertes de chantiers jusqu'alors peu prospectés.

\* Les "lieux de mémoire" que Pierre Nora a entrepris de recenser dans un ample ouvrage collectif, nous introduit directement à ce chantier.

crédibilité — il n'en ba pas moins l'estrade avec assurance, pour quelques temps.

Cela ne facilite guère le nécessaire travail de rattrapage, ou de réapprovisionnement, dans le public cependant très désireux de découvrir, d'une image altérée tant par la perte de la mémoire collective que par le recul des connaissances. Il serait très dommageable que le bicentenaire voie s'ouvrir ainsi les branches des ciseaux, entre une recherche historique active et ouverte, et un discours véhiculé par les médias sur les thèmes les plus rebattus d'une tradition très largement contre-révolutionnaire, naturalisant l'image d'une Révolution exclusivement vue à travers ses aspects sanglants et destructeurs.

Reste que dans cette situation ouverte, les raisons d'espérer ne manquent pas. La Révolution n'est pas "terminée". elle reste bien l'un des tests discriminants les plus fortement marqués dans l'imaginaire collectif des français. Hors de France, elle suscite une remarquable convergence d'intérêts, une sympathie collective qui s'étonne souvent des états d'âmes des français eux-mêmes. On peut espérer que cette convergence de demandes, nationales, provinciales et internationales trouvera son écho en 1989 dans la tenue du Congrès Mondial prévu sur "L'image de la Révolution Française". Il est en tous cas de la responsabilité des historiens de se montrer, comme on disait sous la Révolution, à la hauteur des circonstances. C'est un rendez-vous historique à ne pas manquer.



Oswaldo J. dos Santos/Ag. USP.

### Michel Vovelle

Michel Vovelle, 54, é professor de História da Revolução Francesa na Universidade de Paris I (Sorbonne), diretor do Instituto de História da Revolução, presidente da Comissão do Bicentário da Revolução Francesa e um dos mais significativos historiadores contemporâneos. É o grande investigador da *História das Mentalidades e das Ideologias*, tendo pesquisado, entre outros temas, a questão das mentalidades coletivas e as atitudes que as pessoas têm diante da morte (e da vida). Autor de numerosos livros, onde podem ser destacados *Mourir autrefois* (Gallimard, 1974), *Religion et Révolution la déchristianisation de l'an II* (Hachette, 1976), *La Mort et l'Occident de 1300 à nos jours* (Gallimard, 1983), *Theodore Desorgues ou la désorganisation (1763-1808)* (le Seuil, 1984), *La Mentalité Révolutionnaire* (Messidor, 1985), e *Idéologies et Mentalités* (Maspéro, 1982), recentemente traduzido para o português pela Editora Brasiliense.